

sa fantaisie, peut être merveilleux ; et ce jour-là, il fait *Peer Gynt*. C'est une pièce unique dans son théâtre et, on peut le dire, dans le théâtre européen. *Peer Gynt* est Norvégien comme *Don Quichotte* Espagnol, *Robinson* Anglais. Le Norvégien, esprit simple et direct, qui n'est point embarrassé d'une lourde culture, a l'humeur aventurieuse, expéditive et pratique, de l'Américain. Mais cet homme, nourri des fantasmagories de sa nuit d'hiver et de son ciel d'été, est aussi imaginaire, aussi hâbleur que nos méridionaux les plus méridionaux. Ces deux traits, Ibsen les a mis admirablement en relief dans le personnage de *Peer Gynt* né d'une chanson populaire. Et il a créé *Solveig*, aussi immortelle que la *Marguerite* de *Faust*, la *Solveig* qui vient se remettre entre les mains de *Peer*, parce qu'elle ne peut pas faire autrement. Sur la vaste terre, il n'y a plus pour elle ni père ni mère : il n'y a plus que lui. Et elle se met à pleurer : « J'ai eu de la peine à quitter ma petite sœur et mon père et celle qui m'a nourri : c'est là ce qu'il y a eu de plus dur. Non, mon Dieu, le plus dur, cela a été de les quitter tous, tous à la fois. » Comme *Peer Gynt* ébloui lui dit : « Tu resteras toujours ? » Elle répond : « On ne revient jamais par le chemin que j'ai pris ». Et lorsqu'après mille aventures, vieux, harassé, vermoulu, dégoûté de n'avoir jamais vécu avec lui-même, il regagne sa forêt et sa cabane, il y retrouve, en cheveux blancs, mais ayant toujours son regard jeune et tendre, *Solveig* qui lui a gardé ce qu'il y avait de meilleur en lui, *Solveig* dans l'amour de laquelle il se reconnaît « tel qu'il fut marqué du sceau divin ». Jamais la fantaisie du Nord n'a été plus brillante et plus humaine. Et, je ne parle pas de la scène où *Peer Gynt* aide sa mère, sa vieille grondeuse de mère, à franchir le difficile passage, où il la reconduit dans un traîneau imaginaire jusqu'au seuil du paradis. Une pareille scène suffirait à fonder la gloire d'un poète. Et voilà du bon symbole ! A-ton jamais mieux montré le rôle bienfaisant de l'imagination ? Qu'il y ait de l'obscurité dans la pièce : c'est évident. On peut discuter longuement sur la forêt diabolique des *Trolls* et sur l'épisode de l'Égypte. Mais allez voir jouer *Peer Gynt* : tout, ombre et lumière, est un charme, alors que *Brand* nous semble pesant, mal venu et nous déchire les oreilles.

Dans *les Guerriers à Helgeiland*, *Sigurd* dit à *Hjoeldis* : « Je vais te raconter une histoire ». — « Elle est triste ? » demande-t-elle. — Il répond :

« Comme la vie ». Désormais Ibsen, revenu du pays des Sagas et des légendes, descendu des hauts-plateaux symboliques, nous racontera des histoires tristes comme la vie.

(A suivre).

ANDRÉ BELLESSERT.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE TROIS PIÈCES ESPAGNOLES DE M. MANUEL DE FALLA

Voulez-vous passer une soirée en Espagne ?... Vous n'avez qu'à prendre un fauteuil à l'Opéra-Comique. Dès que le rideau se lève, les Pyrénées sont franchies, et votre lorgnette découvre Grenade, ou les gitanes au visage ambré, ou même le vieux *Don Quichotte*, chevalier à la pâle figure.

Commençons par ce chevalier, car il paraît dans un acte que l'on se hâtera d'oublier : c'est *El Retablo de Maese Pedro* ou *Les Tréteaux de Maître Pierre*. Donc, le chevalier à la triste figure, ainsi que Cervantès le rapporte, assiste à un spectacle de marionnettes. Il voit représenter les malheurs d'une noble dame. Aussitôt, il tire l'épée, et se précipite sur les marionnettes, afin de les pourfendre.

Voilà un épisode bien mincé. Pour occuper un acte entier, on l'allonge, on l'alourdit, on le rend ennuyeux. Bien plus, si le public va au théâtre, c'est pour voir des acteurs. Or, on voit de minuscules marionnettes, montrées par *Maître Pierre* dans sa voiture ambulante. On voit un *Don Quichotte* et d'autres personnages engoncés dans d'énormes cartonnages qui les font plus grands que nature ; et même quelques-uns sont représentés par des statues coloriées, immobiles comme des masses rocheuses.

Quant à la musique, d'une part elle est réduite à la psalmodie du bateleur qui annonce les tableaux du *retablo* ; et, d'autre part, lorsqu'elle accompagne chacun de ces petits tableaux, elle n'a pas le temps ni la possibilité de se développer. Mais nous retrouverons le compositeur plus à l'aise dans les deux autres pièces.

La Vie brève, jouée déjà avant la guerre, doit dater d'une vingtaine d'années. C'est donc, pour

le compositeur, M. Manuel de Falla, une œuvre de jeunesse, ou du moins un essai de début.

Si nous le disons, ce n'est pas pour diminuer le mérite d'une partition sincère et vigoureuse, mais c'est pour l'apprécier plus justement. Dans ce généreux essai, on découvre des éléments, ou des influences, qui ne sont pas encore amenés à une complète fusion.

Voici du Massenet ; voici du vérisme italien (dégénérescence de Verdi et de certain Massenet) ; voici de la mélodie, des rythmes, et de la couleur qui viennent d'Espagne ; et voici, en outre, des passages d'une valeur toute personnelle, où l'on devine un musicien à la fois délicat et puissant, capable de raffinements savoureux et aussi d'accents mâles et dramatiques.

On connaît le sujet de la pièce. Une jeune fille qui est pauvre est délaissée par son fiancé pour une jeune fille plus riche, car l'or est puissant partout, même au pays du Cid et de Don Quichotte. La délaissée, martyrisée par son amour, se traîne jusqu'à la maison où resplendit la fête de la noce. Et elle meurt. C'est vraiment une *Vie Brève*.

La pièce, surtout au second acte, est fort bien réalisée sur la scène. Les danses, où paraît la nerveuse et pittoresque Mlle Granados, obtiennent un vif succès ; elles le méritent aussi par l'éclat et l'impétuosité de la musique.

Mlle Ninon Vallin, si souvent applaudie, le sera encore, car sa voix est belle. Mais cette chanteuse cherche trop la puissance, ou la violence demandées par le rôle et qui semble peu naturels à son naturel. Elle force la voix et articule peu : on admire toujours, et l'on comprend quelquefois.

M. Vieuille, dans un rôle épisodique, est excellent ; et l'on entend avec plaisir Mme Calvet, M. Musy et M. Micheletti.

M. Albert Wolff met en valeur la chaude intensité de la partition.

L'Amour Sorcier, qui fut applaudi il y a deux ou trois ans, est décidément une œuvre fort réussie. Dans ce ballet, mouvementé et pittoresque, les dons du compositeur trouvent leur harmonieux équilibre et se font valoir mutuellement.

Allons chez les gitanes, qui sont tout indiquées pour danser et chanter des choses vraiment espagnoles. Les femmes, accroupies sur le sol, tressent des paniers. Pendant que leurs doigts assemblent les brins d'osier, leur cœur ne peut manquer de rêver à d'autres enlacements.

Dans leur pauvre vie, les illusions de l'amour sont une oasis enchantée.

La plus belle d'entre elles, — puisque Mme Argentina la représente, — est une jeune veuve. On ne le devinerait pas ; mais le livret nous l'apprend. Or, un beau garçon la courtise. Hélas ! quand il s'approche d'elle, un spectre apparaît et les sépare. Ses habits ont la verte pâleur des cadavres et son visage porte une lueur phosphorescente. C'est le spectre du mari défunt... La belle gitane recule, épouvantée.

Terrifiée par cette apparition, elle consulte les esprits. La voilà, une lampe à la main, qui rôde dans la grotte maléfique, où s'allument les flammes des sortilèges. Plusieurs fois, le spectre reparait comme une infernale incarnation des ténèbres et de la mort.

Enfin, le jour revient, et la campagne sourit à la douceur du printemps. Et voici, aimable comme un nouvel amour, le beau jeune homme dont rêvait la gitane. Qu'il est séduisant, avec sa veste courte, sa taille sanglée dans une large ceinture d'étoffe, les yeux brillants sous le chapeau noir, et la cigarette au coin de la bouche...

Quant au spectre, il aura tort, comme tous les absents. Et la belle gitane pourra aimer son nouveau fiancé.

Sur ce sujet fantastique et andalou, M. Manuel de Falla écrit une partition délicieuse. Elle est brève, variée, poétique et pittoresque. Animée par le rythme, elle convient à la danse. Elle contient, pour les voix ou pour les instruments maintes pages accomplies, qui méritent de s'imposer dans les concerts, aux plus délicats amateurs de la musique. Cette œuvre est vigoureuse, puissante ; elle porte admirablement au théâtre. Et tout ensemble, elle est d'une qualité fine, subtile et précieuse. Écrite avec une maîtrise qui convertit à la beauté les recherches modernes, c'est une œuvre d'anthologie. Ce qui ne l'empêche pas d'être vivante et colorée.

A l'Opéra-Comique, où M. Louis Masson la dirige fort bien, elle suscite les danses de Mme Argentina. Voilà un nom qui attire toute la faveur du public, et qui le mérite pleinement.

Dans dix ans, on dira que c'est un chef-d'œuvre ; nous le pensons dès aujourd'hui, et nous le disons avec joie.

Espérons que les concerts symphoniques, en accueillant *L'Amour Sorcier*, nous donneront l'occasion d'étudier plus en détail une telle partition.

ADOLPHE BOSCHOT,
Membre de l'Institut.